

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 45

Artikel: Le pupille du général
Autor: Cassaret
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255572>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

* * POUR LA FAMILLE * *

PARAISANT

A PORRENTUUY



N° 45

Supplément du Dimanche 12 novembre

1905

LE PUPILLE DU GÉNÉRAL (Fin.)

Cependant sa santé s'altéra, ses joues fraîches et vermeilles pâlirent, sa gaieté disparut, une sorte de langueur l'envahit. Le général qui l'observait attentivement remarqua ce changement. Il en eut du chagrin... Une lutte très vive s'engagea dans son âme entre l'affection qu'il avait pour sa fille et son propre orgueil, mais l'orgueil l'emporta.

— Tu veux donc, lui dit-il un jour, me désespérer, tu veux décidément devenir la femme d'un peintre !

— Ce peintre, mon père, est le fils de votre meilleur ami, il s'appelle Henri d'Yseure.

— Soit, mais ce jeune homme n'a aucune fortune, aucun avenir, et les d'Yseure sont de petits hobereaux de province.

— Mon père je l'aime et je n'épouserai que lui, ou je ne me marierai pas.

— Hé bien, prends-le ton peintre... mais je t'avertis... tu n'auras point de dot.

— Nous travaillerons, le travail ennoblit.

— Une fois partie de la maison je ne te reverrai plus !

— Vous ne ferez point cela mon père, vous épargnez ce grand chagrin à votre fille.

— Ma résolution est irrévocable, demain tu recevras mon consentement.

On sait le reste... le mariage eut lieu et le jeune ménage alla s'établir dans un modeste appartement. Henri possédait heureusement un petit capital, légué par son père, capital auquel il n'avait jamais touché.

Ils vécurent ainsi la première année. Henri avait un vrai talent pour la peinture. Il travailla avec acharnement, mais le métier de peintre, quand on est pas connu, ne rapporte guère... la gêne augmenta dans le ménage... Une petite fille arriva au bout de l'année et pour comble de malheur, Louise tomba malade. Elle fut longue à se rétablir. Les ressources s'épuisèrent peu à peu. A quelque temps de là, il ne leur restait guère que quelques louis. Ils quittèrent leur appartement, assez confortable, pour un logement meilleur marché, mais ils furent bientôt contraints par la nécessité, d'abandonner celui-ci. Ils louèrent en dernier lieu une misérable mansarde au 5^e étage

d'une maison de la rue Murat. C'est là que nous les retrouvons.

Cette année Henri avait concouru pour le salon. Sa toile représentait une jeune mère berçant son enfant. Tous les amis du jeune artiste lui en avait fait compliment et il espérait d'être reçu.

En attendant... il fallait vivre et les dernières ressources étaient épuisées. La hideuse misère frappait à la porte, comment la repousser !

Ses rêves de gloire s'évanouirent et ce fut avec un vif regret qu'il abandonna sa palette pour chercher une position quelconque.

— Il essuya refus sur refus et le jour où nous l'avons rencontré marchant péniblement, il revenait d'une longue course... son âme accablée par l'insuccès se repliait sur elle-même, meurtrie, désolée, en proie au plus violent désespoir.

Louise s'aperçut bien vite de l'angoisse affreuse qui torturait le cœur de son mari. En femme aimante, elle voulut, pour un temps, du moins, écarter de l'imagination d'Henry les sombres idées qu'elle voyait dans les yeux noirs de son époux.

Prenant son air le plus gracieux, le plus calin, elle s'approcha de lui et, lui avançant une chaise...

— Allons... à table... tu dois avoir une faim de loup.

Mais je t'avertis, tu ne mangeras pas le plus petit morceau que tu n'aies deviné ce que je t'ai préparé.

— Des pommes de terre frites ?

— Non, monsieur, répondit-elle d'un air de dédain, nous n'avons pas des plats aussi vulgaires dans cette maison.

— Une friture de Seine ?

— Vous n'y êtes pas, monsieur, et, comme je ne veux pas laisser refroidir le mets que je vous destine, je préfère vous dire tout de suite que ce sont des champignons !

— Des champignons !

— Oui, des cèpes, de ceux que tu préfères, mon chéri... une magnifique occasion... Allons, à table... vite j'excuserai pour ce soir, monsieur, votre toilette... un peu négligée.

Cette boutade fit sourire Henry, ses traits se détendirent et un rayon de soleil passa sur son visage.

— Te revoilà avec ta bonne figure... Allons, sers-toi... n'est-ce pas qu'ils sont bons, mes champignons?

— Parfaits... Oh! j'avais une faim!

— Prends... prends encore... si tu les aimes...

— Et toi?

— Oh! moi j'en ai assez... je mange très vite, vois-tu.

— Dis... raconte-moi donc ta longue course... d'où venais-tu?

— D'Ivry.

— Pauvre garçon!

— Oui, d'Ivry... J'avais appris qu'un riche industriel demandait un secrétaire. Je me rendis à l'adresse indiquée, mais hélas! pour découvrir qu'il était trop tard. J'étais exténué et pas d'argent pour prendre une voiture, pas même quelques sous pour m'offrir un vulgaire omnibus. J'ai cru que je n'arriverais jamais... Oh... vois-tu, quand je pense à cette lutte sans espoir, c'est affreux, je voudrais que tout fût terminé!

— Mon pauvre Henry, dit Louise, passant ses deux bras autour du cou de son mari, que puis-je faire pour t'aider!... Je donnerais volontiers ma vie pour te rendre heureux.

— Ma bien-aimée, ton amour me suffit, j'aime mieux être pauvre et te posséder que d'être riche et vivre loin de toi. Il faut me pardonner, chérie, je suis coupable de me laisser aller à la désespérance, mais vois-tu, je souffre surtout pour toi... je me reproche de t'avoir entraînée hors d'une maison heureuse, pour te faire connaître la pauvreté et la misère.

— Pas un mot de plus, s'écria Louise avec exaltation... c'est moi qui t'ai choisi, je suis venue librement à toi, et tout le luxe, toutes les richesses n'auraient pas la puissance de m'arracher de cette mansarde, même si nous étions destinés à y mourir de faim!

— Combien nous reste-t-il? demanda Henry en hésitant.

— Dix francs trente centimes. Et puis il y a encore mon anneau de mariage, ajouta-t-elle en avançant sa main blanche.

— Après cela, plus rien! oh! c'est terrible...

— Après cela, mon ami... il y a Dieu!... Il ne nous abandonnera pas.

A ce moment, un pas lourd se fit entendre dans l'escalier, et presque aussitôt on frappa à la porte. Henry se leva vivement et alla ouvrir.

Un gros bonhomme, à la figure vulgaire, mais honnête et franche, se présenta, tenant une lettre à la main.

— Pardon, excuse de vous déranger ainsi à cette heure, voilà une lettre qu'on a déposée chez moi par erreur et je viens vous l'apporter.

— Merci, monsieur, répondit Henry en prenant la missive.

— Bonsoir la compagnie... et l'homme disparut.

Henry regarda l'écriture, elle lui était inconnue... il tourna et retourna l'enveloppe plusieurs fois entre ses doigts; enfin, il se décida à l'ouvrir. Sans savoir pourquoi, son cœur battait plus fort que de coutume.

Louise avait les yeux attachés sur le visage de son mari. Tout à coup, elle le vit tressaillir et devenir pâle...

— Qu'y a-t-il, s'écria-t-elle éperdue, un malheur?

— Sauvés! nous sommes sauvés! tiens, lis.

— Elle prit la lettre et lut ce qui suit:

Monsieur,

J'ai le plaisir de vous annoncer que votre tableau a été admis au Salon. Beaucoup d'amateurs l'ont admiré, et l'un d'eux me charge de vous faire savoir

qu'il tient cinquante louis à votre disposition, si vous voulez lui vendre votre toile.

Le secrétaire etc.

Raoul TONNELIER.

— Quand je te le disais que la Providence nous viendrait en aide, dit Louise, penchant sa jolie tête sur l'épaule de son mari et pleurant doucement...

Le jour du „Vernissage", une foule élégante se pressait dans les vastes galeries du Salon du Champ de Mars.

Les femmes étaient charmantes dans leurs toilettes claires. On formait des groupes de ci, de là, où chacun donnait son appréciation sur le mérite de tel ou tel artiste. Dans un de ces groupes, un homme de haute stature, un peu courbé par l'âge, ayant la figure militaire, portant à la boutonnière la rosette d'officier de la Légion d'Honneur, considérait avec la plus extrême attention une toile représentant une jeune femme berçant son enfant. Une vive émotion se lisait sur le visage du vieillard. Soudain sa face s'empourpra, il chancela et s'affaissa sur lui-même. Les personnes qui l'entouraient le soutinrent et on le fit asseoir sur une banquette qui se trouvait à proximité. On lui prodigua les soins les plus empressés et dans quelques instants, le malaise subit qui avait frappé l'inconnu, disparut complètement.

Comme il se levait pour partir, un monsieur qui était accouru, poussé par la curiosité, le reconnut.

— Tiens! c'est vous, mon cher général, qu'est-ce qui vous arrive?

— J'ai été incommodé par la chaleur.

— Votre bras, mon cher comte, voulez-vous m'accompagner jusqu'à ma voiture?

— Très volontiers, croyez que je suis très heureux de pouvoir vous être bon à quelque chose.

Quand le comte revint, un de ses amis s'approcha de lui et lui demanda:

— Quel était ce monsieur qui a eu une syncope et que vous avez reconduit?

— Le général de Clisson-Virac.

C'était en effet le père de Louise qui venait de reconnaître sa fille, parfaite de ressemblance, sur le tableau peint par Henry. Depuis cette époque, M. de Clisson éprouva une grande lassitude. Il suivit le conseil du docteur et alla s'installer à la campagne.

L'automne arrivait avec sa parure de feuilles d'or. Le laboureur se préparait à recueillir le fruit de ses durs travaux. La terre, généreuse, lui présentait en souriant ses produits. — Prends, avait-elle l'air de dire, voici la récompense de tes sueurs.

Au château de Clisson régnait une grande agitation, les domestiques allaient et venaient affairés.

Des hommes de journée ratissaient les allées du parc et les jardiniers donnaient leurs soins aux dernières fleurs de la saison. Le vieux manoir avait un air de fête. Le général semblait rajeunir de dix ans. Aussi sur le large perron de la demeure seigneuriale, il assistait, le sourire aux lèvres, à tous ces préparatifs.

Soudain le bruit des roues d'une voiture se fit entendre et l'on vit apparaître, au bout de l'allée un équipage.

Le vieillard se leva, descendit vivement les marches du perron et s'avança pour recevoir ses hôtes. Une jeune femme courut à sa rencontre et s'élança dans ses bras.

— Mon père!

— Ma fille!

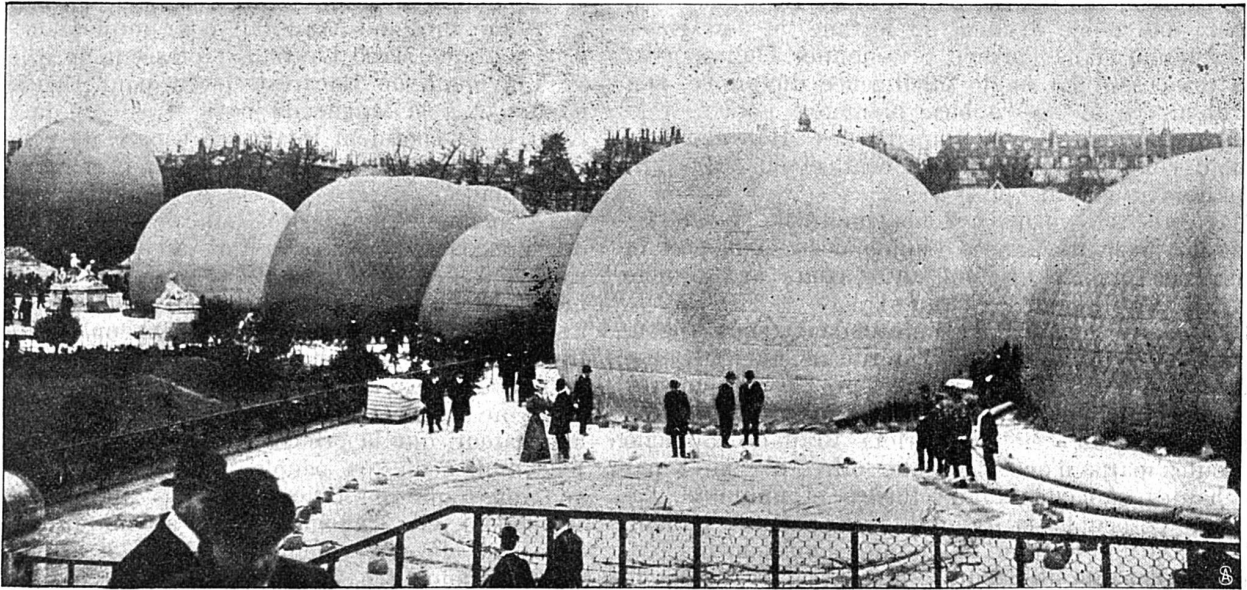
Lorsque son émotion fut calmée, le général se retourna vers son gendre, lui tendit la main et embrassa avec tendresse le baby qu'Henry lui présentait.

Le père avait pardonné à ses enfants.

Avec la jeunesse, la joie et le bonheur sont rentrés dans l'antique manoir. Le vieillard raffole de sa petite-fille et lorsque, dans un baiser, les cheveux blancs

se mêlent aux boucles blondes, ce groupe poétique n'offre-t-il pas le symbole de la vie?

Comte de CASSARET.



Course de ballons à Paris. Avant l'ascension dans le jardin des Tuileries.

Phot. M. Branger.

Concours aérostatique de bienfaisance. — Dernièrement l'Aéro-Club parisien a organisé un concours de ballon dans le jardin des Tuileries. Quinze aérostats concurrents étaient en présence. En outre, on lâcha cent petits ballons et cinq mille

pigeons voyageurs. Un nombreux public a suivi avec intérêt les diverses expériences. Le bénéfice de ce concours était destiné aux malheureuses victimes des tremblements de terre de la Calabre.

CARMEN SYLVA, reine de Roumanie.



Elisabeth, reine de Roumanie.

Elisabeth, reine de Roumanie, que le monde entier connaît sous son gracieux pseudonyme de Carmen Sylva, est certainement une des physionomies les plus intéressantes et les plus sympathiques parmi les souveraines de notre temps.

Alors qu'elle n'était encore que princesse de Neuwied, elle n'avait, dit-on, d'autre ambition que de se faire institutrice, — gouvernante d'Altesse royales, j'aime à croire, — puisqu'elle ne pouvait guère espérer de faire un

mariage assorti à son rang. Ses parents ne pouvaient lui assurer la dot dont une jeune princesse a plus besoin encore pour s'établir qu'une fille de la bourgeoisie.

Le château des princes de Neuwied, de ces princes médiatisés comme tant d'autres par le traité de 1806, est situé à une vingtaine de kilomètres à peine de la belle et grande ville de Coblenz sur la rive gauche du Rhin. La principauté ne compte que soixante kilomètres de circonférence; mais, si le pays est petit, la nature y est par contre d'une grande beauté, et les environs pittoresques y offrent une large compensation à l'exiguïté du territoire.

A travers une vallée riante, bordée de coteaux boisés et de vignobles que dominent les ruines imposantes des vieux châteaux féodaux, le Rhin y sillonne son ruban vert avec une majesté imposante. Et, lorsque le soir descend, lorsque le crépuscule étend

son voile léger sur les sommets fantastiques d'où la Loreley fait entendre ses chants séduisants, la vallée s'emplit de nouveau de nobles chevaliers qui vont danser au clair de la lune avec les nymphes du Rhin, avec les elfes des bois dont parlent les légendes allemandes.

C'est dans ce milieu particulièrement favorable à l'imagination et aux rêveries poétiques que naquit, en 1843, la jeune princesse Elisabeth de Neuwied. Elle grandit au milieu de ses frères et sœurs sous l'œil vigilant d'une mère bonne et aimante, sous la protection d'un père remarquablement intelligent.

L'enfant témoigna de bonne heure d'un goût très prononcé pour l'étude; elle ne connaissait pas de plus grand plaisir que de s'absorber dans la lecture de quelque récit historique, ou de quelque livre de voyage qui lui faisait connaître les pays et les mœurs étrangers. Elle avait l'âme forte et prime-sautière, et, quoique passionnée pour la lecture, elle avait coutume de faire chaque jour, en compagnie de ses frères, de longues promenades à travers monts et vallées, heureuse de se sentir vivre et agir au gré de son tempérament! Ce besoin impérieux de la marche, elle l'avoue dans quelques vers empruntés au recueil intitulé „Mon Repos”, où elle dit:

„Née sur un terrain volcanique comme le basalte de mon pays, je ne puis être pondérée et froide, je suis du Rhin. Ce n'est qu'après avoir parcouru les bois avec de gros souliers, aspirant l'air vivifiant de la montagne, prêtant l'oreille à son mystique silence, que je puis reposer enfin sur la mousse parfumée!”

Sans être vraiment belle, Elisabeth de Neuwied avait beaucoup de charme; elle avait de beaux yeux noirs et une abondante chevelure blonde frisant naturellement. Lorsque le prince Charles de Hohenzollern la rencontra au cours d'une visite faite à son père, la vivacité de son esprit et de sa conversation